Section 12: Traduction et traductologie

BAT-ZEEV SHYLDKROT, Hava & KARAS, Hilla : *Je est un autre* : représentation de l'ancien français dans les traductions modernes.

La traduction « intralinguale » englobe diverses méthodes de reproduction d'un texte, réalisées de différentes façons, au sein de la même langue. Cette procédure peut s'effectuer à travers plusieurs époques, régions ou classes sociales, ou dans l'une d'elles. En d'autres termes, la traduction intralinguale présuppose le franchissement de frontières multiples (Zethsen 2007 ; Berk Albachten, 2015). Cette communication vise à comparer le point de vue adopté par les traductions modernes faites à partir du XIX siècle jusqu'à nos jours de « la vie de Saint Alexis ». Il s'agit donc d'une recherche qui adopte une perspective diachronique et culturelle. La littérature française du Moyen Age fut extrêmement florissante, notamment entre le XI et XIV siècles. Ainsi, les œuvres médiévales les plus populaires ont connu de nombreuses tentatives de renouvellement. Ces tentatives, dont la rédaction et la publication se poursuivent tout le long de l'histoire, sont intitulées traduction, adaptation, glose, résumée, copie réduite ou extraits. En effet, ces textes ont subi toutes sortes de transferts. L'une des raisons les plus évidentes de la traduction intralinguale est le changement diachronique : le français constitue un exemple particulièrement clair d'une langue dont l'évolution accélérée avait réduit l'intelligibilité des étapes historiques antérieures. La manière dont les traductions se distinguent des autres versions intralinguales du même texte est loin d'être évidente. Dans le cadre de la traductologie descriptive et cognitive, les relations et les différentiations entre la traduction et les autres méthodes de transfert peuvent varier au cours du temps et les catégories peuvent fusionner ou, au contraire, se diviser. Les chercheurs dans ce domaine ont introduit les concepts de « traduction supposée » (Toury [1995] 2012 :17-34) et « transfert supposé » (D'hulst 2012), qui permettent de mieux délimiter les contextes et les circonstances dans lesquels émerge le terme « traduction », au détriment de tous les autres types de transfert. Les étiquettes explicitement associées à la traduction incluent : la « traduction », la « translation », la « mise en français moderne » ou la « mise en prose française moderne » . Pour donner un exemple spécifique de l'afflux de transferts qu'un seul texte peut engendrer, nous avons examiné les diverses versions de la « Vie de Saint Alexis », poème qui occupe une place particulièrement importante dans la littérature française. Le poème, provenant d'une légende syriaque, a été transmis dans plusieurs langues anciennes et reproduit ensuite dans certains manuscrits médiévaux français. Le manuscrit le plus célèbre est connu sous le nom de manuscrit de Hildesheim, actuellement conservé à Hanovre. Il est clair que la genèse de ce texte comporte un grand nombre de strates. Plusieurs éditions ont été publiées mais elles ne comportent pas toutes des traductions (Paris 1872,79 ;). En fait, le nombre de traductions est assez limité par rapport à celui des éditions (Meunier 1933 ; Storey 1934, 1946, 1958, 1968 ; Perugi 2000, 2014 ; Mermier et Mehaldo White 1983 ; Perugi et Fasseur 2017 ; Raoux 1940 ; Demartini & Lucken 2014). Parmi les traductions nous distinguons deux catégories : les traductions partielles publiées dans des chrestomathies (Devillard 1887 ; Constans [1883] 1906) et des traductions intégrales publiées sous divers formats (voir plus haut). Notre but est d'explorer les traductions et de démontrer qu'elles varient en fonction de l'attitude et de la formation du traducteur. En particulier, nous examinerons comment le traducteur concilie la représentation des propriétés particulières à la langue de départ avec celles de la langue employée au moment de la traduction. Ce faisant, nous analyserons diverses composantes textuelles figurant à côté des traductions, se référant explicitement au texte de départ.

BEN-ARI, Nitsa : *La Religieuse* de Diderot en hébreu moderne: problématique à trois nivaux.

En 2008 j'ai réalisé un rêve: traduire La Religieuse de Diderot, une œuvre que j'admire, jusqu'alors méconnue en hébreu. Traduire un chef-d'œuvre ancien en langue modèrne pose toujours des problèmes. Dans le cas de la traduction en hébreu, les problèmes semblent parfois redoutables. a. Au niveau linguistique 1. Étant donné que l'hébreu n'est pas une langue romane, et que le français et l'hébreu n'étaient à aucune période en contacts culturels serrés, ce qui aurait faciliter quelques échanges morphologiques, la traduction entre ces deux langues est loin d'être simple. 2. Du point de vue syntactic et lexicale, le français du 18ème siècle ne cède pas facilement à la traduction en hébreu moderne. 3. De plus, les différents registres du français du roman de Diderot sont difficiles à reconstruire. Du registre intime de la jeune fille jusqu'au style épistolaire élaboré de ses destinataires, Diderot nous offre un évantail de styles, que le lecteur français identifie et suit intuitivement. b. Au niveau culturel L'aspect culturel-religieux: 1. Le cadre catholique ne se soumet pas facilement à la traduction en hébreu. 2. Le milieu monastique n'a pas de parallèles dans la culture juive: la hierarchie, les titres, la routine, l'habit de nonne, les prières, même les termes les plus courrants de 'nonne', 'religieuse', 'soeure' 'novice', n'ont pas d'équivalents justes. L'aspect culturel-historique: 1. Les expression appartenantes à l'Age des Lumières, si connues dans le cadre de la culture française, n'ont pas d'équivalents immédiats en hébreu: esprit, homme d'esprit, honnête-homme, homme du monde, mondain, sensibilité, goût, tendresse. De plus, le rôle de Diderot et de l'Encyclopédie dans ce cadre ne peut être recréé qu'en utilisant un apparat scientifique quelconque. 2. Les personnages historiques réels, semi-réels ou imaginaires, les différents types de conflicts entre les divers camps opposés (Jansénistes, Jésuites), l'histoire religieuse et en particulier celle des monastères ne font pas partie de l'histoire culturelle Juive. Un répertoire lexicale équivalents n'a donc pas été formé. On peut, naturellement, avoir recours à l'apparat savant, ainsi que notes en bas de page, mais les lecteurs des romans ne favorisent pas les textes annotés. Par ailleurs, les explications érudites ne peuvent pas remplacer l'effet de la connaissance directe. d. Au niveau littéraire: Le problème le plus subtile est celui de rendre la versatilité de Denis Diderot. En quel sense est-il moderne? Il ne favorise pas les Précieuses, mais est-il pour ou contre les femmes écrivaines? Est-il pour ou contre le genre du roman? Quel est ce nouveau genre à la Richardson avec lequel il experimente, auquel il chante les éloges? Ecrit-il un roman épistolaire, un roman-mémoires, un roman à clef? Choisit-il, ingénieux stratagème, une protagoniste jeune et naïve pour vaincre le couer du lecteur, ou bien cache-t'il dans ce choix l'élément du Christ, de l'agneau, d'une "via dolorosa" parallèle à celle de Jésus? Pour contre, comme l'histoire de Suzanne Simonin de La Religieuse est une histoire inventée, comme Diderot et ses amis se mirent par jeu à s'imaginer ses aventures et inventèrent un personnage fictif, y a t-il un élément d'ironie dans son écriture? Comment le rendre? C'est précisement le caractère évasif, fuyant de Diderot qui est, me semble-t-il, l'essentiel a transmettre. Si cet "essentiel" n'est pas transmis, si l'atmosphère culturelle et le caractère linguistique aussi bien que stylistique n'ont pas été re-créés, la traduction n'a pas atteint son but. En effet, la tâche du traducteur est de transmetter et non pas d'expliquer, de reconstruir dans une langue differente, une culture differente, un âge different, l'équivalent le plus proche de cet ensemble fuyant applelé "l'origine". Voilà ce qui rend la traduction de La Religieuse extrêmement frustrante, démoralisante parfois. En même temps – un défie.

CĂLINA, Nicoleta : CONSTANTIN (COSTACHE) ARISTIA, TRADUTTORE DI LETTERATURA ITALIANA ALL'INIZIO DELL'OTTOCENTO.

Constantin Chiriacos Aristia (1800-1880) fu un professore, pubblicista e letterato rumeno nato in una famiglia di origini greche, che studiò l'arte drammatica all'estero (a Parigi, dove la principessa Ralu lo mandò a sue spese, e a Roma) e che creò una vera scuola drammatica in Romania. Aveva studiato

l’arte drammatica e fu anche colui che creò una vera scuola di recitazione in Romania, insieme a C. A. Rosetti e C. Caragiali e i suoi discepoli. Artista-cittadino, poeta, autore drammatico, autore di libri scolastici, aveva partecipato, insieme agli studiosi della sua epoca, alla formazione della cultura rumena; è sempre stato interessato a scoprire i talenti autentici e a collaborare con loro nei suoi instancabili sforzi per arricchire la cultura nazionale, identificandosi con la vita sociale e culturale di Vallachia. Data la sua educazione, conosceva i personaggi del teatro classico e, dato il suo temperamento e l’inclinazione, quelli del teatro romantico; difficilmente riuscire a trovare una persona che ispiri l'amore per l'arte meglio di lui. Fu anche un traduttore ambizioso e abile, per lo più soprattutto delle opere drammatiche di Alfieri (Virginia e Saul, tradotte in rumeno e pubblicate nel 1836), ma anche di Molière, Plutarco, Omero (essendo l'autore della prima traduzione rumena dell'Iliade ecc. Secondo George Ionescu, nel 1837 lavorò anche alla traduzione di una parte della Divina Commedia di Dante Alighieri, e - insieme a Ion Heliade Rădulescu e C. Negruzzi - alla traduzione del poema Jerusalemme Liberata di Torquato Tasso. Il suo interesse per le opere di Alfieri a Bucarest fu garantito dall'esperienza personale di Aristia: egli ebbe l'opportunità, intorno al 1820, di studiare il repertorio alfieriano a Roma. Nel 1824 ebbe il ruolo principale nella tragedia Saul di Vittorio Alfieri a Roma e in seguito fu mandato a studiare all'Accademia Ionica creata da Lord Gilford a Corfù. Le sue traduzioni furono adattate da lui stesso per la scena. Crediamo fortemente che la sua esperienza nella recitazione e nell'interpretazione di Saul abbia avuto un ruolo decisivo e che sia la sua sensibilità sia aggiunta alla profonda comprensione del testo, delle sue idee e dei suoi messaggi da trasmettere a più livelli nel tradurre la tragedia. Fu co-fondatore, insieme a Ion Heliade Rădulescu, del Teatro Nazionale di Bucarest nel 1852, ma il progetto era stato avviato nel 1836, l'anno della pubblicazione della tragedia Saul in 2 rumeno. Ion Heliade Rădulescu fu una vera ispirazione, un vero collaboratore e amico, e fu lui a suggerire ad Aristia la traduzione delle due tragedie alfieriane. La traduzione di questa tragedia aveva anche uno scopo didattico, dal momento che alcune delle spiegazioni sui personaggi sono state aggiunte. Nel manoscritto di Alfieri non c'è completamento, come nella traduzione: Saul, Riga Palestinei (re di Palestina), Ionatan, fiul lui Saul (figlio di Saul), Micol, fiica lui Saul şi soţia lui David (figlia di Saul e moglie di Davide), David, ginerele lui Saul (genero di Saul), Abner, Ministrul lui Saul (il comandante dell’esercito di Saul), Ahimelech, Pontif (Sacerdote). È vero che a volte la traduzione è influenzata dalla sua formazione greca, i. e. la soluzione per la traduzione del vocabolo italiano ”re” è "Riga", dal termine ríghas, di etimologia greca, invece di "rege", la parola più comune in rumeno. Talvolta alcune parole hanno in Rumeno un più forte e forse indesiderato impatto sul lettore: i. e. la traduzione di „empia” – che secondo il ”Vocabolario Treccani” ha il significato di „1. privo di pietà religiosa, sacrilege 2. senza pietà, malvagio, crudele, scellerato – con il termine ”spurcata”, che nella lingua rumena ha anche il senso di ”sporco, danneggiato, marcio” che, nella nostra opinione, non è il termine più adeguato. In altre parole, anche se è una traduzione in una ricostruzione adattiva, Aristia ha mantenuto il ritmo ed è risultata una trasposizione elegante e precisa. Alcune delle sue traduzioni occupano un posto importante nel nostro patrimonio culturale nazionale e il suo contributo al complesso processo di formazione della cultura nazionale rumena è estremamente significativo; il suo merito (insieme a I. Văcărescu e a Ion Heliade Rădulescu) è quello di diffondere su una vasta scala la letteratura universale al lettore rumeno. La maggior parte dei critici letterari accetta di considerare Saul come la più bella delle tragedie di Vittorio Alfieri e che si distingue favorevolmente dal resto attraverso un certo splendore e una sublimità lirica in cui la mente inquieta e confusa di Saul dà voce a se stesso. Il suo stile severo è adatto alla semplicità dell'età patriarcale. Un motivo in più per Constantin Aristia nella scelta della tragedia da tradurre e un altro merito nel riuscire a farlo propriamente e decentemente. Ha segnato momenti significativi all'inizio della formazione della cultura rumena. Per meriti distinti nel campo della cultura e per la sua fruttuosa attività, nel 1876 gli fu assegnata la medaglia "Bene Merenti" di prima classe, la medaglia assegnata anche alla contessa Dora D'Istria e al Dottore Carol Davila. Attraverso tutte le

sue implicazioni nella vita sociale e culturale a Bucarest, Constache Aristia è parte della nostra cultura nazionale rumena e ha un importante merito nel promuovere i valori letterari universali, nel diffondere la conoscenza e nel creare la coscienza letteraria del lettore rumeno all'inizio dell'Ottocento, epoca fortemente caratterizzata da una tendenza effervescente a diffondere il tesoro della letteratura universale in tutto il mondo.

CONSTANTINIDIS, Anna : "Ao, daje!" Une analyse des stratégies de traduction des romans graphiques de Zerocalcare en français.

Les romans graphiques de Zerocalcare sont de plus en plus célèbres en Italie, faisant de Michele Rech, ancien blogueur, l'un des fumettisti les plus lus de la Péninsule. Caractérisent ses albums un sens aigu de l'humour, de l'ironie et de l'autodérision, le questionnement existentiel d'un jeune aux prises avec notre société contemporaine, une identité régionale forte (Zerocalcare habite dans le quartier populaire de Rebibbia, à Rome), mais aussi et surtout, une langue très expressive et très locale. Dans une interview récente, l'auteur affirme lui-même : « [...] la lingua, però, è una lingua molto locale » (Tammaro 2017). La forte empreinte de ce qu'on appelle le « romanesco », à savoir l'italien régional de Rome, est peut-être l'une d'une des raisons qui ont retardé l'édition des albums de Zerocalcare dans d'autres langues. En 2014, seuls des éditeurs serbes et français s'étaient en effet intéressés à l'auteur (Moretti 2014). Avec Kobane Calling, reportage graphique sur l'expérience de l'auteur au cœur du combat des Kurdes contre l'État Islamique aux confins de la Syrie, de l'Irak et de la Turquie, cette situation change : aujourd'hui, Zerocalcare est notamment traduit en allemand, anglais et espagnol. Ce sont les traductions françaises qui nous intéresseront de plus près ici. Notre corpus se composera de quatre albums : La prophétie du tatou (Paquet, 2014, traduction et adaptation par Hélène Remaud), Kobané Calling (Cambourakis, 2016, traduction de Brune Seban), Oublie mon nom (Cambourakis, 2017, traduction de Brune Seban) et Douze heures plus tard (Cambourakis, 2018, traduction de Brune Seban). Nous y ajouterons probablement un album à paraître en France à l'automne, traduction de Macerie Prime, paru en Italie en 2017. Comme pour les traductions des œuvres de l'auteur sicilien Andrea Camilleri – caractérisées, comme on le sait, par l'usage de plus en plus marqué au fil du temps d'un italien fortement sicilianisé –, la question de l'utilisation d'un italien empreint de régionalismes dans l'œuvre-source de Zerocalcare pose question pour le travail, déjà ardu, du traducteur. Non seulement parce que les ressources du français sont très différentes de celles de l'italien – nous savons que la France a depuis longtemps perdu ses dialectes, alors qu'ils sont encore très vifs en Italie – mais aussi et surtout parce que se pose la question de la perception chez le lecteur de cette caractéristique linguistique. En effet, l'utilisation d'une variété linguistique particulière implique des perceptions qui vont bien au-delà de la réalité purement linguistique et qui touchent au domaine culturel et sociologique. Or, la traduction est intimement liée à la perception, comme le rappelle Antonio Prete : « La corrispondenza riguarda, prima che le forme, prima che il senso, la percezione complessiva che di un autore straniero si ha in un'altra lingua. [...] L'arte del tradurre sta tutta forse nel riuscire a produrre, nella nuova lingua, questa corrispondenza di percezione » (Prete 2011, p. 33). Leopardi exprimait bien cette idée dans le Zibaldone (2134-35, 21 novembre 1821, cité par Prete, ibid.) : « La perfezion della traduzione consiste in questo, che l'autore tradotto, non sia per esempio greco in italiano, greco o francese in tedesco, ma tale in italiano o in tedesco, quale egli è in greco o in francese. Questo è il difficile, questo è ciò che non in tutte le lingue è possibile ». Notre communication aura pour objectif d'interroger les stratégies linguistiques pour lesquelles ont opté les traducteurs français de Zerocalcare afin de permettre cette « correspondance de perception » dans la langue d'accueil, ou en tout cas, de s'en rapprocher. Il faut bien sûr prendre en compte dans cette optique le format du roman graphique, qui impose des contraintes d'espace très

concrètes au traducteur, contrairement à un roman ou à un autre type de texte. Contenu prévu de la communication Dans un premier temps, nous relèverons les traits – ou catégories de traits – régionaux romains ou méridionaux présents dans les albums analysés, aux niveaux lexical, morphologique, graphophonétique et syntaxique. La variation diatopique n'étant pas la seule en acte dans les bandes dessinées de Zerocalcare, nous identifierons également les traits diastratiquement marqués, par exemple ceux du « jargon des jeunes » (gergo giovanile). Les références culturelles typiquement italiennes ou romaines seront enfin identifiées. Après ce recensement, nous envisagerons les moyens par lesquels ces différents éléments ont été transposés – ou non – dans les albums en français, et les stratégies respectives des deux traductrices. Nous poserons également la question de la transposition des noms propres renvoyant à l'univers culturel italien (anthroponymes, toponymes, marques déposées), ainsi que d'autres questions plus spécifiques (comme l'absence dans la traduction française de certaines structures syntaxiques agrammaticales marquant le discours de personnages dont l'italien n'est pas la langue maternelle). Un exemple L'apocope des infinitifs verbaux est un trait qui caractérise le parler de Rome (entre autres), où il est également marqué diastratiquement comme trait populaire (cf. Telmon 200813, p. 114). Il s'agit par exemple de la réduction de [vedere] à [vede'], [mangiare] à [mangia]. Dans Kobane Calling, on en compte de très nombreux exemples. Rien que pour les premières pages, citons : a) « Vabbe' cazzo volevo vede' voi in due pagine » (p. 9) b) « Che ci vado a fa' là, mica so spara' […] so' tre fermate di metro » (p. 11) c) « mica so' matto » (p. 12) d) « oh, non ti posso vede' co' sto stuzzicadenti » (p. 13) e) « E come dobbiamo anda', ma' ? » (p. 14). Dans ce dernier exemple, on observe aussi que [mamma] devient [ma] : l'apocope touche aussi des noms, propres ou communs, employés en apostrophe (cf. Telmon 200813, p. 114). Il n'existe pas d'équivalent à ce type de phénomène en français. L'expressivité liée à son utilisation ne peut être rendue que par d'autres moyens. La traductrice fait notamment appel à des caractéristiques de l'oral informel représenté. Dans l'ordre des exemples, voici les stratégies identifiables : a) la distribution sur d'autres éléments du trait marqué diastratiquement (dans tous les cas, l'aspect diatopique se perd) : « Oh ça va, merde, j'aurais voulu vous y voir, en deux pages ». Ici, l'interjection oh est ajoutée par rapport au texte italien et peut contribuer, il me semble, à rendre l'expressivité tant de l'expression vabbè, avec redoublement phonosyntaxique et apocope, que du verbe vede'. b) l'omission de la négation, typique d'un discours oral informel : « Qu'est-ce que j'irais faire là-bas, je sais même pas tirer ». c) la concaténation graphique chuis (oral représenté), issue de la suite binaire je suis, avec omission de la négation : « Attends, chuis pas fou ». d) la traduction moins littérale avec omission de négation : « C'est vraiment pas classe, ce curedents ». e) la syncope du -a- dans m'man : « à ton avis, m'man ». f) enfin (il faut le mentionner, même s'il ne concerne pas les extraits cités ici), la traductrice, Brune Seban, fournit un glossaire, qui lui permet de maintenir un certain nombre de termes du romanesco tels quels et de garder l'expressivité qui leur est liée, en italien dans le texte. On compte 18 entrées au glossaire, dont Calca' et Rega'. À Calca', on peut lire : « À Rome, les prénoms sont presque tous coupés à la dernière syllabe, avec une apostrophe pour marquer le coup, même les plus courts ».

DELORME BENITES, Alice : Contrastivité, syntaxe et traduction : une approche constructionnelle.

Les recherches en traduction ainsi que sa didactique se sont longtemps penchées sur les procédés de traduction, plus particulièrement sur une possible classification. Dans ce contexte, les recherches francophones se sont distinguées par une approche contrastive. On pensera notamment aux travaux de stylistique comparée (Vinay & Darbelnet, 1958 ; Malblanc, 1961), qui contribuèrent largement à inclure les structures syntaxiques au sein des réflexions traductologiques. Cependant, l'usage de tels modèles dans l'enseignement moderne de la traduction non littéraire a désormais atteint ses limites.

En effet, d'une part les exemples d'illustration et d'études sont essentiellement tirés de la littérature – on aura donc du mal à retrouver des textes d'une telle qualité dans le quotidien du traducteur non littéraire. D'autre part, les différences observées sont en réalité une comparaison de deux résultats. Le cheminement ayant mené à ces résultats n'est lui, pas visible. Il s'agit pourtant, dans le cas de textes littéraires, d'un cheminement où le transfert rigoureux de tous les aspects sémantiques d'une expression cède bien souvent le pas à des soucis esthétiques, poétiques ou encore phonologiques. En cela, il est partiellement comparable au cheminement d'un traducteur de slogans publicitaires, mais foncièrement différent de celui d'un traducteur technique. Ces disparités mettent en avant le besoin d'une traductologie plus proche de la pratique professionnelle actuelle. Ainsi les approches modernes en matière de traduction et de traductologie se sont-elles affranchies du cadre trop rigide que leur imposait la linguistique générale : Quels qu'aient été les mérites de la linguistique […] elle ne peut prétendre expliquer la complexité de la traduction […] les linguistiques structurales et génératives ont été mues par ce qui nous apparaît aujourd'hui comme un complexe d'infériorité à l'égard des sciences exactes. Elles se sont efforcées de façon quasi obsessionnelle de réifier la langue. En en faisant un objet observable de façon objective, elles se voulaient scientifiques. En se limitant au mesurable, quantifiable et prévisible, elles ont sacrifié l'essentiel du langage : son emploi en situation par un individu pensant (Lederer, 1994: 92). Il en a résulté un tournant cognitif de la traductologie, proposant une approche plus fonctionnelle, prenant en compte divers aspects de la pratique : la dimension interculturelle, la différence entre auteur, lecteur du texte source, mandataire et lecteur du texte cible, la finalité du mandat de traduction etc. (siehe z.B. Nord, 2010). D'autre part, nombre d'études sont désormais basées plus sur les processus de traduction que sur une simple comparaison des textes résultants, afin d'optimiser également l'acte même de la traduction grâce à une meilleure compréhension de ses mécanismes Kiraly, 1995; Kussmaul, 1996; Massey/Ehrensberger-Dow 2011). Paradoxalement, l'enseignement et l'étude de la traduction utilisent toutefois encore l'appareil conceptuel et terminologique de la grammaire générative – précisément le modèle de linguistique générale dont la traductologie s'était promis de s'éloigner. Or, la linguistique générale a, elle aussi, connu un tournant cognitif majeur au cours des dernières décennies, voyant naître des modèles fonctionnels et basés sur l'usage, et notamment les grammaires de constructions (Fischer/Stefanowitsch, 2008; Delorme Benites, 2017). Ces dernières conçoivent la langue comme un inventaire de constructions, qui représentent les uniques éléments de base de tout système linguistique. Selon la définition de Lakoff (1987 : 487), chaque construction se comprend comme une paire forme-sens (F-S), où F sera un ensemble de conditions relatives à la forme syntaxique et phonologique, tandis que S sera un ensemble de conditions relatives au sens et à l'usage. Toutefois, cela ne s'applique pas uniquement au lexique : la langue forme un continuum syntaxe-lexique, où disparaît la dichotomie entre unités lexicales et règles présidant à leur agencement. Ainsi, [chien] sera une construction au même titre que [avoir du chien] ou encore que le passé composé français. C'est ici que s'esquisse le potentiel des grammaires de construction pour la traduction : le signifié d'une construction peut englober non seulement des aspects sémantiques, mais aussi pragmatiques, illocutoires, métalinguistiques, interactionnels, culturels, etc. On ne saurait, en outre, que saluer l'abandon de toute distinction entre constructions grammaticales et constructions lexicales : les considérations de la stylistique comparée, quelque peu tombée en disgrâce avec le tournant cognitif, reçoivent un éclairage nouveau. Ainsi, on pourra expliciter la traduction de structures syntaxiques – jusqu'ici conceptuellement exclues de l'effort de traduction puisqu'il s'agissait de règles, donc dépourvues de signifié, contrairement au lexique. En effet, plutôt, par exemple, que d'énoncer une règle de style quant à l'emploi général du passif en français et en allemand, il s'agira alors de comprendre les différents usages du passif allemand et du passif français ainsi que toutes les dimensions de sens qu'ils recèlent afin de choisir, lors d'une traduction, une construction dont la forme sera libre mais le sens sera sciemment choisi au cas par cas. C'est dans cette perspective que

nous présenterons quelques problèmes de traduction de constructions syntaxiques depuis l'allemand vers le français à titre exemplaire, tirés de travaux étudiants, notamment : - Les noms composés allemands (de type [NN]) - La construction allemande rhème-thème - La construction prépositionnelle allemande [Mit+…] en tête de phrase Ces trois points, fréquentes sources d'erreur chez les étudiants, mettront en lumière le potentiel explicatif des grammaires de construction pour la traduction et son enseignement et appelleront à une contrastivité relative, qui n'apparie plus des constructions de deux langues comme « paires » (ou « équivalences ») mais qui base en permanence ses considérations sur l'usage et le sens.

Daniela DINCĂ, Daniela & TEODORESCU, Cristiana-Nicola : DE LA LINGUISTIQUE JURIDIQUE À LA TRADUCTOLOGIE DE CORPUS.

La langue française a exercé une influence importante sur la constitution du lexique moderne de la langue roumaine et le domaine juridique est une illustration de la manière dont la néologie par emprunt peut contribuer à la définition du lexique spécialisé roumain[1]. La France a d'ailleurs représenté le modèle d'une législation démocrate et d'une organisation moderne, auxquelles s'est ajouté son prestige intellectuel et culturel. Le *Code civil* roumain (1865) a pris comme modèle le *Code Napoléon* (1804), et la *Constitution*roumaine s'est inspirée de la *Constitution* française. Depuis cette période, la quantité des termes juridiques d'origine latino-romane a augmenté d'une manière impressionnante, conférant un aspect moderne au style juridico-administratif du roumain. Néanmoins, il est évident que l'aspect national du droit reflète à la fois l'histoire et la culture d'un peuple. Chaque société organise son droit ou son système juridique selon la conception qu'elle en a et selon la structure qu'elle veut se donner. De ce fait, le langage juridique est porteur d'une dimension culturelle qui se reflète non seulement dans les mots ou les termes propres à un système juridique, mais aussi dans la façon de les exprimer. Il en ressort que les correspondances terminologiques répertoriées entre les différentes langues juridiques (le français et le roumain, dans notre cas), bien qu'elles puissent être reconnues comme valables, varient largement en fonction de nombreux facteurs et notamment du contexte sociopolitique et de la finalité de la traduction. En outre, afin de pouvoir apprécier le caractère d'équivalent des termes de deux systèmes juridiques différents, il est important de comparer les dispositions juridiques en présence. Cette remarque nous conduit avec Bocquet à distinguer le processus de traduction non en deux, mais en réalité en trois étapes: (1) le décryptage ; (2) la comparaison des institutions du pays de la langue de départ avec les institutions du pays de la langue d'arrivée ; (3). le recryptage du message dans la langue d'arrivée (Bocquet 1994: 7). Cette phase intermédiaire entre le décryptage et le recryptage souligne la nécessité de connaissances juridiques du traducteur qui, même sans se livrer à des analyses approfondies de droit comparé, doit cependant disposer de connaissances de base tant du système juridique de départ que du système juridique d'arrivée. Quant à la présence des caractéristiques linguistiques, elle ne s'explique que par le fait que celles-ci ont pour vocation de régler les conduites dans le corps social et que les conditions très particulières de leur énonciation entraînent un certain nombre de spécificités textuelles, syntaxiques, stylistiques du texte juridique. Pour ce qui est de la relation qu'elles établissent avec la qualité de la traduction, celle-ci est primordiale : « un texte traduit devrait témoigner des mêmes caractéristiques linguistiques que la langue originale pour que la qualité de la traduction soit optimale» (Loock 2016 : 230). Dans notre communication, nous nous proposons de mener une réflexion sur la traduction des particularités linguistiques spécifiques à la traduction juridique entre deux langues-cultures, le français et le roumain dans notre cas, afin de dégager, d'une part, les marques syntaxiques préférentielles du texte juridique et, d'autre part, les enjeux de leur transposition en roumain. La méthode sur laquelle reposera notre analyse sera *la traductologie de corpus*, définie

comme « le fruit de la rencontre entre la traductologie dite descriptive et la linguistique de corpus » (Laviosa 2002), car c'est dans une perspective traductologique que nous voulons souligner la spécificité des structures syntaxiques en étroite relation, d'une part, avec la culture juridique de chaque système de droit, et, d'autre part, avec les normes rédactionnelles de la langue vers laquelle on fait la traduction, qui implique d'habitude la direction de la traduction spécialisée vers la langue maternelle. Plus précisément, nous nous proposons de dégager les convergences et les divergences de structuration du texte juridique dans les deux langues, mais également les stratégies de traduction mises en place par les traducteurs dans une approche inductive, allant de l'analyse du produit vers la compréhension du processus de traduction.

DUARTE, Isabel Margarida : La particule discursive lá du portugais dans les traductions françaises, espagnoles et italiennes du roman Os Maias, de Eça de Queirós.

Le système de la déixis spatiale en portugais est constitué de trois places: l'adverbe qui désigne la place plus près du locuteur (aqui / cá), celle plus près de l'allocutaire (aí) et une autre, loin des deux interlocuteurs (lá, ali, além). Cette description traditionnelle n'est pas tout à fait adéquate (Teixeira, 2005) et ne recouvre pas tous les emplois réels, plus subtiles. Dans cet univers de la déixis spatiale, lá est normalement un décitique, un adverbe de lieu qui pointe vers une place loin du locuteur et de l'alloccutaire (Fonseca, 1996). Il peut aussi, bien entendu, avoir un fonctionnement textuel anaphorique et servir à reprendre une séquence textutelle antérieure. Mais lá (comme cá, dont nous n'allons pas nous occuper ici) a d'autres emplois qui n'ont pas été décrits dans les grammaires (Cunha & Cintra,1986; Mateus, 2003; Raposo, 2013). Ces emplois sont surtout typiques de l'oralité, d'un style informel mais nous pouvons en trouver aussi dans la littérature, surtout dans des auteurs qui essaient d'imiter, dans leurs romans, le discours coloquial. En quête de la vraisemblance des mots attribués aux personnages, des écrivains comme Eça de Queirós (un réaliste du XIXe siècle) ou José Cardoso Pires, qui a écrit dans le XXe siècle, ont employé abondamment, dans leus ouvrages, ces particules discursives. Pour ce qui est de lá, nous avons retenu plusieurs valeurs soit dans des romans du premier (par exemple, dans O Crime do Padre Amaro), soit dans Balada da Praia dos Cães du deuxième. Ces particules du discours sont plutôt présentes dans les dialogues, dans les mots des personnages et aussi dans des séquences de discours indirect libre qui, elles aussi, présentent des mots de personnages, filtrés par la subjectivité du narrateur. Dans la cas du roman de Cardoso Pires, nous avons déjà comparé les occurrences de cá et lá avec la traduction française Balade de la plage aux chiens (traduction Michel Laban, 1999) et nous avons pu constater que les solutions de traduction montrent les différentes valeurs de la particule en portugais (Duarte, 2010), aussi bien que les différences pragmatiques entre les deux langues romanes. D'un autre côté, nous avons déjà étudié, plus récemment, de vrais discours oraux (Duarte et Marques, 2018, Marques et Duarte, 2017), dans des corpus consultés online, et nous avons pu constater que les deux écrivains avaient un sens très vif des traits de l'oralité, car cá et lá sont très courants dans les corpus consultés. Notre objetif, dans cette communication, est de comparer les valeurs de la particule lá quand elle n'est pas un déictique spatial dans des occurrences du chef d'oeuvre Os Maias, de Eça de Queirós (1888), avec la traduction française, les traductions espagnoles (il y en a plusieurs) et la traduction italienne. Nous pouvons déjà prévoir, d'après les analyses faites, que les différentes traductions de différentes solutions, les unes plus adéquates que les autres. D'un autre côté, nous constatons que la plupart des solutions des traducteurs permettent de confirmer les valeurs que nous avons attribuées aux différents emplois de lá des occurrences des corpus consultés. Nous défendons donc la validité de l'analyse de différentes traductions, dans notre cas, de la littérature, pour aider à mieux saisir les différentes valeurs de certains "mots du discours" (Ducrot, 1980) dans la langue de départ. Cette analyse permet aussi de découvrir

les possibilités dont différentes langues romanes (dans le cas de cette communication le portugais, le français, l'espagnol et l'italien) disposent pour rendre les mêmes valeurs pragmatiques.

GEBĂILĂ, Anamaria : *Potrebbe forse dire alcuno*: attenuazione, genericità e scelte traduttive ne *Gli Asolani* di Pietro Bembo.

Sebbene le categorie degli attenuatori e dei generalizzanti siano state studiate soprattutto nella varietà diamesica del parlato e della lingua trasmessa (ad esempio in Gruber 1993, Fraser 2010, Barrios Sabador 2015, Gebăilă 2018), essi non sono assenti neanche dalla varietà scritta della lingua, come lo dimostra lo studio sull'attenuazione nelle recensioni di libri di Itakura (2013). Meno presenti nei testi specialistici scritti, gli attenuatori e i generalizzanti sono frequenti soprattutto nelle manifestazioni letterarie che mettono in scena dei personaggi in situazioni conversazionali. Gli attenuatori si definiscono come elementi che agiscono al livello pragmatico, rendendo il discorso più impreciso (Lakoff 1973 [1972]); tralascio qui i marcatori che rendono il discorso meno impreciso, inclusi dallo stesso Lakoff nella categoria dei hedges, ulteriormente chiamati intensificatori (boosters) in Prince / Frader / Bosk (1982) e studiati come classe a sé stante. Gli attenuatori e le parole generiche possono agire al livello proposizionale, sull'appartenenza categoriale e sulla valutazione quantitativa, oppure al livello degli atti linguistici, nel modulare la plausibilità o l'attribuzione (Fraser 2010). La genericità si intreccia spesso con l'attenuazione ed è riconducibile, secondo Zhang (1998: 16), a un problema di non specificazione: un concetto è generico se è sprovvisto della menzione di certi particolari, quindi ha un'estensione denotativa incerta di cui non vengono specificate le entità o le proprietà. La presente ricerca propone lo studio qualitativo della categoria di marcatori pragmatici rappresentata dagli attenuatori e dalle parole generiche in un importante prosimetro rinascimentale pubblicato nel 1504, ossia ne Gli Asolani dell'umanista veneziano Pietro Bembo, e nelle traduzioni del volume in francese e rumeno. Il prosimetro, organizzato come un dialogo sull'amore fra tre uomini e tre donne, con brevi interventi da parte di altri personaggi, è organizzato in tre libri, nei quali le parti di poesia sono perlopiù il riassunto in una veste formalizzata del contenuto narrativo. L'opera è stata scelta perché in essa i frammenti monologici e dialogici si presentano come rappresentazioni idealizzate della varietà orale. Perciò l'individuazione e la corretta interpretazione di forme attenuative e generiche è importante sia per mettere in risalto le caratteristiche stilistiche del testo, sia nel processo traduttivo, il quale deve rispecchiare fedelmente questi valori pragmatici con mezzi linguistici contemporanei, che non allontanino il lettore dal testo e non incrinino il piacere di leggere un testo antico. Il corpus è costituito dal testo italiano e dalle traduzioni rumena e francese de Gli Asolani di Pietro Bembo; il testo italiano riproduce l'edizione stabilita da Carlo Dionisotti e pubblicata presso la UTET di Torino nel 1932, in base alla terza edizione definitiva, pubblicata postuma nel 1552. Il testo originale è citato dal volume con testo a fronte, da me tradotto in rumeno e apparso a Bucarest nel 2014, dal quale sono estratti anche i brani in rumeno. La traduzione francese di Marie-Françoise Piéjus è stata pubblicata, sempre con testo a fronte, nella collana Les Belles Lettres nel 2006. Le dimensioni del corpus variano tra le quasi 57 500 parole dell'originale italiano e le 56 500 parole della variante rumena. La differenza di circa 1000 parole tra l'originale italiano e la traduzione rumena è principalmente frutto della distribuzione enclitica dell'articolo determinativo in rumeno e della categoria flessiva nominale dei casi, realizzata in rumeno mediante desinenze invece che mediante preposizioni, come in italiano e in francese. La sintassi fedele al modello boccacciano, con periodi lunghi, perlopiù ipotattici, e gradi di subordinazione elevati, vede anche la distribuzione di diversi marcatori discorsivi, utilizzati sia nelle parti dialogiche sia negli inserti descrittivi apertamente attribuiti al narratore. Attinenti alla codifica procedurale del senso secondo la classificazione di Sperber e Wilson (1986), i marcatori dell'attenuazione e della genericità sono

individuati a partire dall'interpretazione della loro funzione nel testo, visto che non esiste un repertorio prestabilito in base al quale certi lessemi possano essere univocamente interpretati come attenuatori o generalizzanti (Lakoff 1973 [1972]) fuori dal contesto. Un esempio in questo senso è l'avverbio forse, collocabile ai livelli discorsivi della struttura ideazionale (Ghezzi 2014, 12), il quale nell'esempio (1): (1) ma ella [la fine] sorda, con la mia fortuna accordatasi, non m'ascolta: forse perché io, soverchio vivendo, rimanga per essempio de' miseri bene lungamente infelice. [I.14, 84]; mais elle [la fin], sourde, alliée à mon destin, ne m'écoute point : peut-être pour que, vivant trop longtemps, je reste bien longuement infortuné, servant d'exemple aux malheureux. [I.14, 25]; dar, surd, sfârşitul s-a-nţeles cu a mea soartă şi nu-mi dă ascultare, poate pentru ca eu, trăind peste măsură, să rămân multă vreme nefericit, ca o pildă pentru nenorociţi. [I.14, 85]. è utilizzato con il significato primario di marcatore della probabilità e ripreso in entrambe le traduzioni con peut-être e poate, mentre in (2) funziona come attenuatore della plausibilità. (2) Ma potrebbe forse dire alcuno: Perottino, coteste son favole a quistione d'innamorato più convenevoli, sì come le tue sono, che a vero argomentare di ragionevole uomo. [I.13, 80]; Mais quelqu'un pourrait peut-être dire : 'Perottino, ce sont là des fariboles qui conviennent plutôt à des propos d'amoureux, comme sont les tiens, qu'à une véritable argumentation d'homme doué de raison. [I.13, 24]; Dar cineva ar putea Ø spune: Perottino, poveştile tale se potrivesc mai degrabă cu vorbele unui îndrăgostit decât cu-dreapta cugetare a unui om înţelept. [I.13, 80]. In (2) il significato attenuativo è ribadito dal condizionale potrebbe, in una strategia che compare nel monologo in cui Perottino, uno dei protagonisti, inserisce un brano di discorso diretto immaginario, attraverso il quale l'autore cerca di salvare la faccia del personaggio ritraendolo come uomo modesto, senza pretese retoriche. La natura vaga della frase Ma potrebbe forse dire alcuno è incentivata, oltre che dalla distribuzione del condizionale, anche dal soggetto generico alcuno, il quale inserisce ambiguità referenziale. Si nota in quest'esempio come il corrispondente francese è conservato, mentre nella traduzione rumena ho scelto eliminare l'attenuatore, rinunciando all'equivalente rumeno di forse, poate, corradicale con il verbo a putea 'potere'. Quindi nella decisione di effettuare questa riduzione si sono fuse due motivazioni: la volontà di evitare una fastidiosa figura etimologica sul piano formale e il tratto semantico attenuativo del verbo a putea al modo condizionale. Alcuni marcatori attenuativi possono essere mezzi linguistici attraverso i quali sono messe in opera delle strategie pragmatiche complesse come la cortesia o l'ironia, indirizzando il lettore verso l'interpretazione dei fini perlocutori in una struttura interattiva (Bazzanella 2004, 179) che riproduce strutture del parlato. Si ha un esempio sotto (3), in cui un eremita rivolge una richiesta cortese corredata dai marcatori per aventura e forse nella negoziazione del turno di parola e la verifica dell'attenzione dell'interlocutore, con l'ovvio intento del Bembo di rendere lo scambio di battute più vicino a un'interazione dialogica verosimile: (3) Ma io per aventura, Lavinello, oggimai troppo lungamente ti dimoro, il quale più voglia dei avere o forse mestiero di ritornarti alla tua compagnia, che di più udirmi. [III.18, 356]; Mais d'aventure, Lavinello, désormais je te retiens trop longuement, toi qui dois avoir plutôt envie, ou peutêtre besoin de retourner vers ta compagnie que de m'écouter plus longtemps. [III.18, 170]; Dar poate că prea îndelung zăbovesc eu cu tine de-acum, Lavinello, şi poate că mai degrabă decât să masculţi pe mine tu vrei sau se cuvine să te-ntorci la tovarăşii tăi. [III.18, 357]. Si nota che la variante rumena contiene due volte lo stesso lessema, poate; la ripetizione, necessaria nell'assenza di un sinonimo non neologico per il rum. poate, è imposta dall'attenuazione estesa come manifestazione del meccanismo della cortesia. Nel corpus studiato, i marcatori dell'attenuazione e della genericità agiscono al livello degli atti linguistici come parti di strategie pragmatiche complesse, mentre la natura altamente formale del testo bembiano non prevede attenuatori proposizionali, i quali sono un segnale dell'incertezza concettuale o valutativa tipica del parlato. Il contributo propone una visione contrastiva in ambito romanzo sui fenomeni pragmatici dell'attenuazione e della generalizzazione, la cui realizzazione linguistica è seguita sia nel testo di partenza di Pietro Bembo, sia in due traduzioni. L'analisi delle traduzioni con testo a fronte,

le quali cercano di mantenere un equilibro tra la fedeltà rispetto al testo di partenza e il desiderio di rendere il contenuto comprensibile per un lettore contemporaneo, sottolinea le differenze nella ricchezza dei mezzi linguistici, ma anche una cura particolare per trasmettere l'intento pragmatico dell'autore.

LO-CICERO, Minh Ha : L'INTERPRÉTATION PRAGMATIQUE COMPLEXE DE LA DEIXIS SPATIO-TEMPORELLE *VIA* LA TRADUCTION *PORTUGAIS* ↔ *FRANÇAIS*.

En partant de plusieurs définitions sur les déictiques, nous retiendrons principalement celle de Dubois et al. (Dictionnaire de Linguistique et des sciences du langage, 1999 : 132) : « On appelle déictique tout élément linguistique qui, dans un énoncé, fait référence (1) à la situation dans laquelle cet énoncé est produit, (2) au moment de l'énoncé (temps et aspect du verbe), (3) au sujet parlant (modalisation) ; ainsi les démonstratifs, les adverbes de lieu et de temps, les pronoms personnels, les articles, ('ce qui est proche' opposé à 'ce qui est lointain' par exemple) sont des déictiques ; ils constituent les aspects indiciels du langage ». et celle de Kleiber (1986 : 19) : « Les déictiques sont des expressions qui renvoient à un référent dont l'identification est à opérer nécessairement au moyen de l'entourage spatio-temporel de leur occurrence. La spécificité du sens est de 'donner' le référent par le truchement de ce contexte ». Le travail de traduction est un processus complexe, causé par les spécificités linguistiques et culturelles de chaque langue, le portugais et le français. Même si les deux langues ont une mère commune, le latin, cela n'empêche pas qu'elles perçoivent l'espace et le temps de différentes manières. Afin de le démontrer, nous étudierons quelques déictiques spatiaux et temporels portugais, traduits en français. Dans le processus de traduction, leurs correspondances ou leurs équivalents restent souvent problématiques, d'abord causés par les propriétés linguistico-culturelles de la langue source, et ensuite par le style de l'écrivain. Il y a, certes, des correspondances totales de déictiques du portugais en français (aqui/ici, agora/maintenant, lá/là, là-bas, etc. Néanmoins, en contexte, il y a des situations énonciatives où l'on ne peut les appliquer au pied de la lettre, c'est-à-dire les traduire mot pour mot, ou littéralement. Pour cela, il leur faut un ensemble de contexte bien précis. Par ailleurs, l'espace et le temps, souvent exprimés à l'aide des catégories grammaticales telles que les adverbes de lieu, les présentatifs, les démonstratifs pour les déictiques spatiaux, ou bien les adverbes de temps, les adjectifs temporels, pour les déictiques temporels par exemple, sans parler des déictiques personnels, peuvent être également formulés autrement que ces classes de mots, c'est-à-dire les expressions déictiques, faute de correspondances ; ce sont les circonstances de « ruptures de correspondances terme à terme » (Almeida, 2000) de certains déictiques spatiotemporels du portugais en français. Ainsi, comme le définit bien Kleiber, « le sens (souligné par nous) est de 'donner' le référent par le truchement de ce contexte » grâce précisément à ces éléments déictiques contextuels. À cette fin, nous nous appuyons sur quelques extraits du roman « Memorial do Convento / Le Dieu Manchot » de Saramago (1982), traduit par Geneviève Liebrich (1999). Exemple (1): Que caiba a culpa ao rei, nem pensar, primeiro porque a esterilidade não é mal dos homens, das mulheres sim, por isso são repudiadas tantas vezes, e segundo, matérial prova, se necessária ela fosse, porque abundam no reino bastardos da real semente e ainda agora a procissão vai na praça. Que la faute en incombe au roi est impensable, premièrement à cause que la stérilité n'est pas mal d'hommes mais de femmes, ce pourquoi elles sont si souventes fois répudiées, secondement, et en voilà une preuve matérielle, si tant est qu'une preuve fut nécessaire, à cause que dans le royaume les bâtards issus de la semence royale abondent et que cela n'est que le début d'une foisonnante descendance. Dans cet exemple, plusieurs questions restent en suspens : Le segment de phrase source « ainda agora a procissão vai na praça » est traduit par « Cela n'est que le début ». Comment explique-t-on cette traduction ? En premier lieu, on note l'expression idiomatique modifiée en contexte « ainda agora a procissão vai na

praça » qui provient de l'expression « ainda a procissão vai no adro » et elle « reforça a ideia de que uma determinada atividade está apenas a começar e não se sabe nem quanto tempo demora, nem qual será o desenlace final.» [http://sayitinportuguese.pt/site/ index.php/podcast/episode-38-ainda-a-procissao-vai-no-adro]. (consulté le 27 août 2018). Quant au Dicionário da Língua Portuguesa Contemporânia da Academia das Ciências de Lisboa (2000), à l'entrée du terme « adro», nous avons retrouvé cette expession dite « Fam., expressão usada para indicar que um processo ainda está no seu começo e que no discurso factos graves ou importante irão suceder.» « Ainda a procissão vai na rua. » (pop.) est une autre variante, avec un léger changement lexical : « na rua » au lieu de « adro »; son sens est « estar longe de atingir o seu ponto culminante a evolução dos acontecimentos (Português. Novos Dicionários de expressões idiomáticas, António Nogueira Santos, 2000, p. 324.). Dans chacune des expressions idiomatiques – modifiée ou non -, deux adverbes temporels sont utilisés : « ainda/encore » et « ainda agora/en ce moment même ». Il est intéressant de constater, dans cet exemple, le double aspect de l'énonciation, issu de l'emploi de l'expression idiomatique modifiée ; ce dé-figement portugais rend encore plus complexe notre analyse, surtout lorsqu'il s'agit de l'expression idiomatique modifiée contextualisée. La question est : comment rendre le déictique de temps dans l'expression modifiée contextualisée portugaise en français ? Sa version traductive française ne dérive pas d'une expression figée.

Expressions idiomatiques	Expression idiomatique modifiée en contexte
Ainda (déictique temporel) a procissão vai no adro (le parvis de l'église). (contexte religieux)	Ainda agora (déictique temporel) a procissão vai na praça (contexte laïque).
Ainda a procissão vai na rua.	

Comment saisir et interpréter cet élément indiciel (ainda agora) dans ce contexte précis ? Comment interprète-on cet adverbe temporel « ainda agora » dans l'expression idiomatique modifiée dans ce contexte ? Par ailleurs, la deixis exo-endophorique entre en jeu et peut « perturber » la cohésion textuelle dans le processus de traduction du portugais en français. Comment Liebrich arrive-t-elle à cette traduction française ? Le contexte l'explique : l'expression « dé-figée » a le sens d'un procès qui dure longtemps et on ne sait pas quand il va se terminer ; elle est traduite par « cela (pronom démonstratif déictique, en parlant du fait que 'dans le royaume les bâtards issus de la semence royale abondent') n'est que le début » 'd'une foisonnante descendance'. Ainsi, « cela n'est que le début », on le comprend, est la correspondance sémantique de « ainda agora » dans « ainda agora a procissão vai na praça » et a donc la fonction de « déictique temporel » dans ce contexte précis. « Cela n'est que le début » et « ainda agora » reflètent par conséquent le même sens de « continuité » ou bien « de l'aspect continu » du procès en question. La confrontation linguistique entre « langue de départ » et « langue d'arrivée » permet d'étudier les obstacles divers pour comprendre le raisonnement linguistique du traducteur. Toutes ces problématiques de traduction dévoilent l'extrême complexité de l'opération traduisante qui sollicite le maniement linguistique astucieux de la part du traducteur.

POPESCHU, Mihaela & COSTĂCHESCU, Adriana & Iliescu, Maria : L'italien anzi et ses équivalences romanes: une analyse sémantique comparée.

La traduction des significations contextuelles et procédurales des marqueurs discursifs est un thème de recherche complexe, au croisement de plusieurs disciplines (la pragmatique linguistique, la traduction, la sémantique, etc.). Le concept de «marquer discursif» se réfère, d"habitude, à un large éventail d"items ou syntagmes (mais, alors, donc, ben, voilà, en fait, voyons, etc.), qui présentent au moins deux caractéristiques communes: (a) de constituer des unités non-référentielles, invariables;

(b) de donner des «instructions» sur la manière dans laquelle le discours a été élaboré et / ou doit être interprété (Bazzanella 1995: 225 ; Ghezzi / Molinelli 2014). Nous nous proposons de faire ici une analyse sémantique contrastive de l‟italien anzi et de ses équivalences romanes, pour mettre en évidence (i) le fait que chaque système linguistique fait appel à des structures actualisant des significations plus ou moins explicites, plus ou moins procédurales, qui traduisent le degré plus ou moins élevé de pragmatisation / grammaticalisation des tournures en question aussi bien que la capacité et la vocation dont chaque langue dispose pour l‟opération de codification et d‟abstractisation et (ii) la complexité et la difficulté de traduire les valeurs sémantiques et contextuelles assez fines des marqueurs discursifs, même s‟il s‟agit des langues apparentées, romanes dans notre cas. Le corpus de notre recherche est constitué par un ensemble quadrilingue de textes obtenu grâce aux dictionnaires spécialisés de traductions, Reverso et Linguee. Nous avons examiné les équivalences proposées pour l‟italien anzi dans trois langues romanes, à savoir, le français, l‟espagnol et le roumain, dans des contextes presque identiques, appartenant le plus souvent au domaine de la politique ou du droit communautaire. Les emplois fondamentaux du lexème anzi (dérivé du lat. ANTE ou ANTEA «antérieurement», en position prévocalique, apud Treccani) de l‟italien contemporain sont classifiés dans la littérature (cf. Treccani, s. v. anzi; Bazzanella 2003: 41-64; Sainz 2012: 735-746; Visconti 2015: 105-116) en quatre catégories: (i) emplois à valeur adverbiale temporelle (déictique), exclusivement dans le cadre de la locution poc'anzi, exprimant l‟antériorité (L‟ho incontrato poc'anzi –Treccani) «Je l‟ai rencontré tout à l'heure») et équivalant à prima (en fait, à poco prima, poco fa); (ii) emplois à valeur adversative, équivalant à invece, all'opposto, al contrario (Non mi disturbi affatto, anzi mi fai piacere – Treccani «Vous ne me dérangez nullement, bien au contraire, cela me fait plaisir»), à savoir, des structures phrastiques complexes ou bien elliptiques (Non è avaro, anzi! – Treccani «Il n‟est pas radin, bien au contraire!»), corrélées obligatoirement à une proposition à la forme négative; (iii) emplois à valeur emphatique (Hai agito male, anzi malissimo. – Treccani «Vous avez mal agi, même très mal»); (iv) emplois à valeur corrective, de reformulation, équivalant à o meglio, o piuttosto (Ti manderò a dire qualcosa, anzi ti telefonerò in serata – Treccani «Je te le ferai savoir, ou mieux je téléphonerai») et même à diciamo, insomma, cioè, non so (Le sue idee si erano un po‟, anzi si erano profondamente trasformate (Sainz 2012 : 735) «Il a modifié un peu ses idées, en fait il les a transformé profondément»). Ces valeurs sémantiques sont le résultat d‟un parcours diachronique surprenant et atypique du mot analysé, qui ne se retrouve pas dans les autres langues romanes. En italien ancien, l‟adverbe anzi était employé, tout comme son étymon latin, avec une forte valeur temporelle (beaucoup diminuée dans la langue actuelle), mais aussi avec une signification «contrastivo-correttivo», assez proche, à cette époque-là, de la signification des conjonctions adversatives ma, bensì ou al contrario. Ce dernier sens serait le résultat d‟une «dérivation modale» (v. Bazzanella 2003) obtenue «nel costrutto „non p, anzi q‟, in cui la negazione porta tipicamente su un‟entità già presente nel discorso, un punto di vista di altri, che viene refutato e sostituito con q» (v. Visconti 2015: 105). Les emplois présentés supra sous (iii) et (iv) sont plus récents (enregistrés au XXe siècle), et ils se caractérisent par l‟absence de la négation dans la proposition corrélée, ce qui entraîne un changement sémantique fondamental: cette fois-ci le locuteur n‟exprime plus un point de vue contraire à celui de son interlocuteur ou à celui de la rumeur publique ou de la connaissance commune, mais il asserte «une meilleure formulation») (v. Visconti 2015: 105), tout en ajoutant une certaine information particulière ou bien reformulant ou corrigeant ses propos antérieurs. Regardées du point de vue des stratégies discursives mises en œuvre par les traductions en français, espagnol et roumain de notre corpus, ces valeurs sémantiques de l‟italien anzi peuvent être complétées par des nuances sémantiques extrêmement fines et des emplois pragmatiques supplémentaires, rendues brièvement en ce qui suit. La valeur adverbiale temporelle est bien présente dans notre corpus, étant toujours actualisée par la locution poc'anzi, mais elle ne représente pas l‟usage le plus fréquent du mot analysé. Il s‟agit de l‟actualisation d‟une prédication antérieure,

comme infra sous (1), où anzi a pour équivalences dans les langues romanes prises en compte des structures explicites, transparentes, à savoir des adverbiaux spatio-temporels [(fr.) plus haut, antérieurement, auparavant, (esp.) anteriormente, hace un(os) momento(s), (roum.) mai sus, mai înainte] au comparatif: (1) (it.) Tuttavia, malgrado le argomentazioni avanzate, le preoccupazioni citate poc'anzi rimangono irrisolte. (fr.) «Toutefois, en dépit des arguments avancés, les préoccupations évoquées plus haut n‟ont pas été levées». (esp.) «Sin embargo, a pesar de las argumentaciones avanzadas, las preocupaciones emplazados anteriormente / hace un(os) momento(s) quedan no resueltos» (roum.) «Totuşi în ciuda argumentelor avansate, îngrijorările evocate mai înainte / mai sus nu au fost eliminate». Les emplois à valeur adversative, contre-argumentative de anzi apparaissent toujours dans des structures du type «non p, anzi q», exprimant le contraste entre deux éléments corrélés, et ils se rencontrent dans un nombre important d‟exemple de notre corpus. Les équivalents romans rencontrés sont quasi synonymiques, car ils servent à actualiser plutôt un contre argument et non pas le contraste, et, dans les interactions, même le désaccord du locuteur, à savoir : au contraire (en français), al contrario (et la variante : antes al contrario), por el contrario, todo le contrario y antes bien (en espagnol), et (ba) dimpotrivă, (ba) din contră (en roumain). (2) (it.) La situazione dei diritti umani non è affatto migliorata, anzi, continua a peggiorare. (fr.) « Non seulement la situation ne s'est pas améliorée, mais elle a empiré de tous les points de vue ». (esp.) « La situación de los derechos humanos no ha mejorado, sino que está empeorando ». (roum.) « Situaţia drepturilor omului nu s-a îmbunătăţit, (ba) dimpotrivă, s-a înrăutăţit ». Il faut noter aussi les structures elliptiques de anzi et souligner ainsi qu‟avec cette valeur de contraste il a une grande mobilité dans la phrase, ce qui n‟est pas toujours valable pour les équivalents romans analysés. (3) (it.) Le nuove tecnologie riproduttive, in particolare gli organismi geneticamente modificati, non cambieranno nulla, anzi! (fr.) «Et les nouvelles technologies reproductivistes, notamment les organismes génétiquement modifiés, n'y changeront rien, au contraire!». (esp.) «¡Además, las nuevas tecnologías de reproducción, y en concreto los organismos genéticamente modificados, no cambiarán nada al respecto; más bien al contrario!» (roum.) «Noile tehnologii reproductive, în special organismele genetic modificate, nu vor schimba nimic, am zice dimpotrivă!». Les emplois à valeur emphatique de anzi s‟enregistrent le plus souvent dans des tournures scalaires du type «p, anzi q», tout en ajoutant q comme une option meilleure, et assertant, dans les interactions (exclusivement en position initiale et suivi d‟une pause), l‟accord total du locuteur face à son interlocuteur. Les connecteurs aditifs scalaires équivalents sont plutôt, même, voire (en français), es más, más aún, incluso, ni siquiera, al menos (en espagnol) et (ba) chiar, (ba) mai mult, (ba) mai ales, mai întâi de toate (en roumain). (4) (it.) – Giovani lavora bene. // – Anzi, benissimo, direi (Sainz 2012: 737). (fr.) «– Jean travaille bien. // – Même très bien, pourrais-je dire ! » (esp.) «– Juan trabaja bien. // – Es más, muy bien, creo yo.» (Sainz 2012: 737). (roum.) «– Ion lucrează bine. // –Ba chiar foarte bine, aș zice!» Les emplois à valeur corrective et de reformulation apparaissent toujours dans des tournures scalaires du type «p, anzi q», anzi ayant comme équivalents romans des structures plus ou moins explicites, telles que ou plutôt, ou mieux (en français), mejor dicho (en espagnol), mai bine zis, aș zice chiar (en roumain). En tant que marqueur correctif, anzi est un signal de l‟attitude autocritique du locuteur envers son propre message et de son effort pour respecter au mieux sa pensée, pour une conversation optimale, conforme aux maximes conversationnelles de Grice (1975). La correction peut donc être mise en relation avec la maxime de manière (expression claire et sans ambigüité), la maxime de quantité (dans des phrases comme Ha due macchine, anzi tre «il a deux voitures, ou plutôt trois»), ainsi qu‟avec le besoin de formuler des phrases vives, expressives. (5) (it.) È possibile, anzi è necessario, presentare una proposta in tal senso in base all'articolo 280 del Trattato entro la prima metà di quest'anno. (fr.) «La Commission peut, ou plutôt devrait présenter une proposition sur la base de l'article 280 du Traité au milieu de l'année». (esp.) «Se puede presentar una propuesta Ø y se debe presentar una propuesta, con base en el artículo 280 del Tratado, a mediados de este año». (roum.) « E posibil, mai bine zis e

necesar să se prezinte o propunere de acest fel, pe baza articolului 280 din Tratat în prima jumătate al acestui an». En conclusion, l‟intérêt particulier pour un lexème comme le mot italien anzi résulte surtout de ses valeurs pragmatiques et discursives qui peuvent être correctives ou procédurales. Beaucoup de ses occurrences en italien témoignent de l‟effort du locuteur à avoir un discours expressif, clair et exact, conformément au principe de coopération et aux maximes conversationnelles (Grice 1975). Cette richesse discursive est rendue dans les trois autres langues romanes examinée par un grand nombre de moyens (conjonctions simples ou composées, expressions figées, constructions scalaires), chacun illustrant une des acceptions ou des emplois du mot italien.

ORTNER, Sebastian : Nouvelles perspectives sur la rélatinisation syntaxique dans la pratique de traduction de Jean Calvin

Notre communication examine les changements syntaxiques présumés être rélatinisants dans l'autotraduction latino-française de Jean Calvin : l'Institution de la religion chrétienne. Ce manuel pour pratiquer la religion chrétienne est devenu un véritable monument du mouvement protestant dans l'espace francophone et, par les nombreuses traductions en italien (PASCHALI 1557), allemand (sans auteur 1572), anglais (NORTON 1578), espagnol (DE VALERA 1597) etc., dans l'espace européen. L'œuvre principale de Calvin qui a d'abord été publiée en latin en 1536/1539 et puis ensuite traduite en français en 1541, est remaniée à plusieurs reprises sur le plan du contenu et, particulièrement pour le français, sur le plan du langage jusqu'à sa version finale en 1559/1560. La traduction de l'Institution du latin vers la langue maternelle de Calvin est à voir dans le contexte du XVIe siècle. Le français de la Renaissance se différencie nettement du moyen français et n'est pas encore standardisé. L'influence de l'humanisme sur le français culmine dans cette époque et des transferts entre la langue de prestige, le latin, et la langue vernaculaire, le français, sont manifestement à observer. La recherche scientifique conclut que non seulement beaucoup de latinismes se trouvent dans le français de Calvin (cf. BAUM 1867 : XIV, LEFRANC 1969 : 330), mais qu'une certaine modernisation stylistique et linguistique est également présente (cf. MARMELSTEIN 1921 : 99). Bien que les textes des différentes éditions aient été comparés entre eux, il manque jusqu'à aujourd'hui un corpus permettant d'analyser les quatre éditions de façon parallèle. Pour la présente étude, nous avons aligné une vingtaine de chapitres (environ 300.000 tokens) pour une analyse détaillée. De plus, le corpus aligné est élargi par toutes les occurrences trouvées dans les premiers deux tomes. Parmi les constructions considérées comme latinisantes, il faut mentionner notamment la construction latine de l'Accusativus cum Infinitivo (AcI), la proposition infinitive, évitant à l'époque du latin classique les complétives avec que ainsi que les pronoms clitiques sujets qui sont soupçonnés d'être omis au XVIe siècle dû à un style latinisant. D'autres textes originaux de l'époque en prose vont être examinés pour isoler les effets de la traduction. Nos résultats, basés sur l'étude d'environ 300 cas d'AcI dans l'Institution, montrent que l'AcI suit dans la plupart des cas un modèle latin et, une fois introduit dans le texte français de 1541, persiste souvent dans l'édition de 1560. Néanmoins, il est d'un intérêt particulier d'analyser les occurrences où la construction est remplacée par une complétive en annonçant déjà le français moderne et alors que la version remaniée latine maintient la construction de l'AcI : (1) a. [...] quia hanc credimus esse vitam aeternam, nosse unum verum Deum, et [...] (INST-1539 : 262 = INST-1559, t. 1 : Praefatio) b. Pourtant que nous croyons ceste estre la vie eternelle, congnoistre un seul vray Dieu. (INST-1541, t. 1 : 150) c. Pourtant que nous croyons que c'est la vie éternelle de cognoistre un seul vray Dieu. (INST-1560, t. 1 : 32) 1 L'exemple (1b) semble être fortement latinisant. La traduction précise, même littérale, de (1a) à (1b) rend très probable que l'AcI français suit ici le modèle latin. Lorsqu'on examine les mécanismes pour déclencher un AcI dans les différents textes du corpus, il s'avère que l'usage de l'AcI dépend du

verbe régent, qui est souvent un verbum dicendi, se fixe surtout sur l'infinitif être et utilise des sujets lexicaux d'une haute fréquence générale (Dieu, le fils, l'homme etc.). Ainsi nous allons pouvoir reprendre la question si l'AcI « ne fait qu'une réapparition éphémère à l'époque de la Renaissance » (ALBRECHT 2016 : 668). Calvin est – en comparaison avec ses contemporains – déjà en train de « s'affranchir de plus en plus » (BENOÎT 1966 : 9) du modèle latin. Pour valider cette hypothèse, on ajoutera les chiffres des cas où un AcI latin est transféré comme complétive dans le texte français. Selon GAMILLSCHEG (1957 : 117) les pronoms sujets deviennent plus largement utilisés au XVIe siècle, mais un mouvement latinisant contraire (« eine latinisierende Gegenbewegung ») serait également à apercevoir. Des clitiques omis sont alors toujours « courants » (LARDON 2009 : 83), comme dans l'exemple (2b) où le pronom sujet je manque et est ajouté dans l'édition ultérieure (2c) : (2) a. Hanc mihi fuisse propositam rationem liber ipse loquitur, ad simplicem scilicet rudemque docendi formam appositus [/compositus, 1559]. (INST-1539 : 257) =b (INST-1559, t. 1 : 9) b. Laquelle mienne deliberation on pourra facilement appercevoir du livre, en tant que ∅ l'ay accomodé à la plus simple forme d'enseigner qu'il m'a esté possible. (INST-1541, t. 1 : 139) c. Laquelle mienne délibération on pourra facilement apercevoir du livre, entant que je l'ay accomodé à la plus simple forme d'enseigner qu'il m'a esté possible. (INST-1560, t. 1 : 27) Nos résultats montrent que Calvin réalise régulièrement les pronoms sujets et les omet très rarement, de préférence après les conjonctions de coordination et ainsi que mais. C'est ce que MARMELSTEIN (1921 : 100) a observé aussi, mais sans fournir des données quantitatives. Si nous suivons les chiffres de RENTROP (1903 : 62), l'utilisation des clitiques par Calvin est similaire à Montaigne, mais différente de Rabelais qui ne les réalise que dans 54% des cas. Il est évident que le prestige du latin humaniste peut exercer une influence remarquable sur le français dans les traductions, surtout si ces traductions sont faites par l'auteur lui-même, les soi-disantes 'auto-traductions'. Mais ce qui vaut pour l'AcI, ne vaut pas forcément pour les pronoms sujets, c'està-dire qu'une distinction des différents phénomènes est impérativement nécessaire pour déterminer le degré de latinisation dans l'Institution. L'usage de l'AcI est très réglementé chez Calvin, mais la construction se voit bien plus souvent réalisée dans l'Institution comme dans d'autres textes contemporains ce qui souligne la question de l'influence de la traduction et du style humaniste. La plupart des très rares pronoms sujets nuls concerne il et elle qui ne figurent que dans une répétition sans conjonction ou dans une expression figée comme bien est vray que. L'observation de GOUGENHEIM (1974 : 70) qu'ils remplacerait on sous une probable influence latinisante ne peut pas être confirmée pour l'Institution de Calvin, qui utilise, fidèlement à la forme verbale latine, les clitiques français. L'hypothèse d'une influence latinisante doit alors être atténuée concernant les pronoms clitiques. Le support par l'analyse quantitative ainsi que la comparaison systématique des quatre éditions de l'Institution sont inédits. Cela permettra d'obtenir de nouvelles perspectives sur le degré de modernisation ou bien de latinisation syntaxique dans le langage de Calvin ainsi que sur le rôle de la traduction.

OŽBOT, Martina : *La rappresentazione del plurilinguismo nella traduzione*.

Partendo da un punto di vista funzionale, possiamo definire la traduzione come comunicazione interlinguistica e strategica a livello interculturale, il cui scopo è quello di trasmettere il messaggio del testo di partenza nella cultura di arrivo. Nell'ambito di quest'ultima, il testo tradotto, normalmente, servirà da sostituto funzionale del testo di partenza. Perché il testo di arrivo sia in grado di svolgere tale ruolo, il traduttore deve superare diversi problemi, che riguardano vari aspetti linguistici, culturali e situazionali e che sono almeno in parte legati alle specifiche caratteristiche linguistiche del testo di partenza e alle differenze tra la lingua di partenza e la lingua di arrivo. Si tratta di problemi di diversa complessità, che a seconda della situazione traduttiva richiedono diversi

approcci da parte del traduttore e che sono comunque inerenti alla traduzione come mediazione interculturale. Un problema traduttivo del tutto particolare viene però posto da testi plurilingui e soprattutto da quelli in cui vengono tematizzati i rapporti interlinguistici e in cui gli ambienti sociolinguisticamente specifici vengono esplorati come materia di invenzione letteraria. In realtà, in un tale testo il protagonista principale è la lingua in esso usata, il che pone necessariamente delle sfide specifiche per la traduzione. Il plurilinguismo letterario riflette, seppure in modi e misure diverse, il plurilinguismo reale, cioè quello extraletterario, e richiede dal traduttore conoscenze e sensibilità specifiche tanto nell'interpretazione del testo di partenza quanto nella produzione del testo di arrivo. L'intervento proposto cercherà di indagare non tanto i diversi registri o altri elementi (socio)linguisticamente pertinenti che si possono individuare in un testo di partenza, ma piuttosto i rapporti tra le diverse lingue che vi sono rappresentate. La questione cruciale sarà quella della trasferibilità di tali rapporti e dei modi nei quali si possono riprodurre elementi dell'autoreferenzialità (socio)linguistica presenti nel testo di partenza nell'ambito del testo tradotto, che è per definizione ancorato alle peculiarità di una lingua diversa da quella dell'originale. Il nostro interesse verterà sul testo plurilingue e sui modi in cui il plurilinguismo dell'originale viene rappresentato nella traduzione. La questione della rappresentazione del plurilinguismo nel contesto traduttivo sarà illustrata e discussa in base al romanzo Čefurji raus (2008) dell'autore sloveno Goran Vojnović e della sua versione italiana (Cefuri raus, 2015) di Patrizia Raveggi. Il testo, che problematizza questioni di identità, migrazione e plurilinguismo, mettendo a fuoco i rapporti interlinguistici, è un caso esemplare di opera letteraria incentrata sulla lingua nei suoi diversi aspetti: quello comunicativo, espressivo, letterario e, forse soprattutto, quello sociolinguistico. La domanda principale sulla quale l'intervento cercherà di gettare luce è la seguente: come (e con quali conseguenze) è possibile rappresentare le relazioni interlinguistiche verbalizzate nel testo di partenza con i mezzi della lingua d'arrivo, ovvero quali sono le modalità per riprodurre l'intreccio delle lingue che appaiono nel testo di partenza con il repertorio (socio)linguistico a disposizione nella lingua di arrivo? Completeranno la presentazione ulteriori esempi relativi a qualche caso del plurilinguismo traduttivo coinvolgente l'italiano e alcune altre lingue romanze.

SULLET-NYLANDER, Françoise & GEYER, Adèle : « Lost in translation » ou « Traduction infidèle » : de la traduction de titres de films français en suédois. Aspects linguistiques, pragmatiques et culturels.

Les titres, qu'il s'agisse de titres d'œuvres littéraires, de titres de tableaux ou de titres de presse, ont fait l'objet de travaux scientifiques relativement nombreux au cours des dernières décennies, particulièrement dans les champs de la sémiotique et de la linguistique. On n'en citera que quelquesuns ici : sur le titre en général, les réflexions de Genette (1982 et 1987) autour du « paratexte » et les travaux de Hoek (1973 et 1981) sur la « sémiotique du titre », en constituent les premières études substantielles. Bosredon (1997), quant à lui, s'est intéressé aux titres de tableaux, dans une perspective pragmatique (de l'identification). L'ouvrage le plus récent sur la question de « la fabrique du titre » (Jakobi et al. 2012) se penche sur la genèse du geste inaugural qui consiste à donner à l'œuvre son nom. Mentionnons également les travaux consacrés aux titres de presse, en particulier ceux de Mouillaud (1979 et 1982), ceux de Frandsen (1990) sur le « paratexte journalistique » et notre propre étude (Sullet-Nylander 1998) menée dans une perspective syntaxique, pragmatique et rhétorique. Ces diverses études ont montré que les titres, énoncés au seuil de l'œuvre (Genette 1987), varient par leur format et leur syntaxe d'une époque à l'autre, mais aussi d'un genre à un autre. Comme le souligne Roy (2009), les titres « obéissent à des règles communes ou singulières que l'auteur – sinon le traducteur ou l'éditeur – a adoptées et qui composent une poétique ». Qu'en est-il

des titres d'œuvres cinématographiques ? Peut-on observer des régularités (syntaxiques et/ou rhétoriques) quant à la « fabrique des titres » de films ? La question au centre de notre proposition concerne le passage du titre d'une langue/culture à une autre – ici du français au suédois – : selon quelles stratégies les titres de films de la langue/culture source sont-ils traduits/adaptés dans la langue/culture cible ? Existe-t-il, comme le suggère Roy (2009), des régularités aussi dans la traduction du titre ? Notre hypothèse est qu'une majorité de titres de films feront moins souvent l'objet d'une traduction littérale que d'une adaptation à la culture d'accueil du film, en maintenant les trois fonctions principales du titre, proposées par Hoek (1981) et Genette (1987), celles d'identification, de désignation et de mise en valeur de son contenu. À l'instar de Dubois & al. (1970 : 94), nous pensons que, compte tenu des exigences commerciales qui sont à la base de la production et de l'exploitation, la fonction conative est centrale et que, s'adressant à un spectateur que l'on cherche à séduire et à convaincre d'aller voir le film, on aura plutôt affaire à une adaptation, comportant de nouvelles références culturelles adaptées à la culture cible. À partir d'un corpus de titres de films prélevés dans la base de données (http://www.svenskfilmdatabas.se/sv/) – comportant environ 85000 films –, nous avons prélevé les films français diffusés en Suède entre 1990 et 2018, ce qui constitue, selon une première recherche, environ 1000 titres auxquels ont été attribués (pour la plupart) un nouveau titre. Dans un premier temps, nous procéderons à une catégorisation des titres originaux, en fonction de leurs caractéristiques syntactico-discursives. Pour cette première partie de l'analyse, nous nous appuierons, entre autres, sur le travail pionnier du Groupe μ (1970) intitulé « Titres de films » mentionné plus haut. Dans un deuxième temps, l'analyse de la traduction des titres du corpus se fera sur la base de travaux en traductologie, entre autres ceux de Vinay & Darbelnet (1977), Tegelberg (2000 et 2005), Ballard (2001), Nida (2001), Mejri (2003), Ingo (2007). À partir des stratégies de traduction proposées par ces recherches antérieures et de nos propres catégories, adaptées au corpus, nous rendrons compte du passage des titres de films français dans la culture suédoise. Citons, à titre illustratif, quelques titres de films en version originale et en version suédoise (http://www.svenskfilmdatabas.se/sv/) : (1) L'amour (1990) de Philippe Faucon > diffusé en Suède sous le titre L'amour (2) Les enfants du marais (1999) de Jean Becker > diffusé en Suède sous le titre Sommar vid Loire (3) Nationale 7 (2000) de Jean-Pierre Sinapi > diffusé en Suède sous le titre Lyckans väg (4) Joyeux Noël (2005) de Christian Carion > diffusé en Suède sous le titre Fiendeland (5) Je l'aimais (2009) de Zabou Breitman > diffusé en Suède sous le titre Jag älskade honom (6) Les petits mouchoirs (2010) de Guillaume Canet > diffusé en Suède sous le titre Små vita lögner (7) Ce qui nous lie (2017) de Cédric Klapisch > diffusé en Suède sous le titre Vår vingård i Bourgogne Les procédés de traduction « classiques » de Vinay & Dalbernet (1977) y sont représentés : de l'emprunt en (1) à l'adaptation en (2), (3), (4), (6) et (7), en passant par la traduction littérale de (5). On peut également mentionner des stratégies de traduction spécifiques aux références culturelles, telles que les présente Tegelberg (2005) ; il en va ainsi de l'exemple (3) en particulier, où le nom propre « Nationale 7 » est expliqué/explicité par Lyckans väg (notre traduction littérale : le chemin du bonheur). Il s'agit ici de rendre « compte de la signification de la référence culturelle d'origine » dans son nouveau contexte (Steneby 2011). Par cette étude, à la fois quantitative et qualitative, nous chercherons à mettre en avant les pratiques les plus prégnantes quant à la circulation/diffusion de titres de films français dans un contexte suédois. Nous envisageons également de procéder à une enquête auprès de SF (Svensk Filmindustri) afin de comparer les résultats de notre étude avec les pratiques de l'industrie du film suédois en ce qui concerne la traduction des titres de films étrangers en Suède.

SVENSSON, Maria : Contraste entre marqueurs de contraste.

Cette étude s'inscrit dans la tradition d'études comparatives et contrastives visant à identifier les différences et les similitudes entre le français et le suédois dans leur système de marqueurs textuels. Notre but est d'identifier des tendances différentes dans la traduction de marqueurs adversatifs et concessifs entre les deux langues, pour voir si, et dans quels contextes, ces marqueurs et la relation qu'ils marquent ont tendance à être plutôt explicités ou rendus implicites dans la traduction du français en suédois ou du suédois en français, et de pouvoir identifier les différences entre les marqueurs français et les marqueurs suédois. Dans une étude de la traduction de *même si* et de *si* concessivo-adversatif (Svensson 2012), nous avons pu constater que les marqueurs français de la concession argumentative sont souvent traduits par des marqueurs plus univoquement concessifs en suédois. Mossberg (2006) montre une tendance similaire, dans la mesure où certains des marqueurs concessifs suédois qu'elle étudie sont souvent omis en traduction, ce qui est moins fréquent pour les connecteurs français inclus dans son étude. De même, dans la traduction des marqueurs polysémiques *alors que* et *tandis que* en suédois, nous avons pu identifier une tendance à explicitation de la relation adversative ou concessive (Svensson soumis). Ces résultats laissent supposer une tendance plus générale en suédois à expliciter la relation adversative ou concessive, qui en français serait plus souvent laissée sous-entendue ou marquée par un marqueur plus ambigu. C'est cette hypothèse que nous proposons à mettre à l'épreuve dans notre intervention, dont l'objectif est également de discerner les différences et les similitudes entre cinq marqueurs adversatifs ou concessifs français et cinq marqueurs suédois de ces relations. Notre analyse sera concentrée sur les marqueurs *en revanche* et *au contraire*, ainsi que sur *pourtant*, *cependant* et *quand même*, et les marqueurs qui sont supposés y correspondre en suédois : *däremot*, *tvärtom*, *ändå*, *emellertid* et *dock*. L'étude se base sur les données fournies par deux corpus bidirectionnels recouvrant des textes à teneur scientifique, *ParaFraSe-HumSam* (Svensson 2010), et des romans, *Corpus Parallèle Suédois-Français : version 2010* (Andersson 2007 ; Hellqvist 2015). Les analyses préliminaires montrent que ces connecteurs, et en particulier les marqueurs suédois *ändå*, *emellertid* et *dock*, sont plus souvent omis en traduction du suédois en français que ne le sont les marqueurs correspondants en traduction du français en suédois. Dans (1) par exemple, *dock*, qui marque une relation concessive, n'est pas traduit dans le texte cible français, et dans (2), *ändå*, marquant également une relation concessive, manque de correspondant dans le texte cible. (1) När Thorild angrep Rosensteins upplysningstal, trädde också Leopold upp till försvar. Han skrev en inlaga i *Extra Posten*, som *dock* Rosenstein för säkerhets skull hade fått läsa i förväg. (Frängsmyr, 1993, *Sökandet efter upplysningen; en essä om 1700-talets svenska kulturdebatt*, Höganäs, Wiken) Quand Thorild attaqua le Discours sur les Lumières, Leopold prit la défense de Rosenstein dans un article que celui-ci, pour plus de sûreté, eut l'occasion de lire avant sa parution dans *Extra Posten*. (Frängsmyr, 1999, *A la recherche des lumières : une perspective suédoise*, trad. Battail, J.-F. et M., Bordeaux, Presses Universitaires de Bordeaux) (2) En enda atomubåt med mindre än 100 mans besättning kan förinta varje större stad i Tyskland och *ändå* ha vapen kvar att ödelägga ytterligare ett annat lika stort land. (Lindqvist, 1999,*Nu dog du – Bombernas århundrade*, Stockholm, Albert Bonniers förlag) Un seul sous-marin atomique avec un équipage de moins de cent hommes est capable d'anéantir toutes les grandes villes allemandes - et il lui restera suffisamment d'armes pour dévaster les villes d'un autre pays aussi grand. (Lindqvist, 2002, *Maintenant tu es mort – Le siècle des bombes*, trad. Monteux, C. et Guillaume, M.-A., Paris, Le Serpent à Plumes) Mais il y a aussi bien de cas où le marqueur français n'est pas directement traduit en suédois, comme *quand même* dans (3) : (3) D'après Mme Grémont, ce rosier s'appelle

« The Pilgrim », « Le Pèlerin ». Rien que ça, ça m'a plu. C'est *quand même* plus élevé, plus poétique ou moins mièvre que d'appeler les rosiers « Madame Figaro » ou « Un amour de Proust » (je n'invente rien). (Barbery 2006, *L'élégance du hérisson*, Paris, Gallimard) Enligt madame Grémont kallas rosenbusken ”The Pilgrim”, ”Pilgrimen”. Redan det i sig föll mig i smaken. Det är mer högstämt och poetiskt och mindre tillgjort än att kalla rosor för ”Madame Figaro” eller ”Proust och kärleken” (det är sant). (Barbery 2009, *Igelkottens elegans*, traduit par Öjerskog, M. et Enqvist, H., Stockholm : sekwa förlag) Ces résultats préliminaires ainsi que les études antérieures permettent de formuler l'hypothèse que la relation de contraste ou de concession peut plus souvent être non marquée en français qu'en suédois, ou que les marqueurs étudiés en français sont plus contraints au niveau sémantique et/ou syntaxique, et que certains des marqueurs suédois sont plus polysémiques, voire plus polyfonctionnels, que les marqueurs français qui n'y correspondent que partiellement. Ils laissent donc supposer que les emplois de chacun de ces marqueurs ne correspondent pas entièrement à ceux de l'autre langue. Notre objectif est de dégager, au moyen de l'analyse de correspondants de traduction, ainsi que par une comparaison de la polysémie de chacun des marqueurs étudiés, les différences sémantiques et syntaxiques entre ces marqueurs suédois et ces marqueurs français. Notre analyse se base sur les descriptions antérieures des marqueurs étudiés, comme celles de Veland (1998), Csüry (2001), Anscombre (2002), Beeching (2005), Mossberg (2006), Hamma et Haillet (2002), et Haillet (2016), ainsi que des études de la relation de contraste (Izutsu 2008, Corminboeuf 2014) ou de la concession (Anscombre et Ducrot 1977, Gettrup et Nølke 1984, Morel 1996).